

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest NELLO

Et tout le reste est littérature

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 215-222

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Et tout le reste est littérature <sup>1</sup>

Je crains que nous ne soyons trop littérateurs, et que cela même ne nous empêche de savoir écrire.

Ayant ouï le cri d'alarme très répété : « Catholiques, réveillez-vous de votre apathie, ouvrez les yeux sur le danger ! L'ennemi combat en écrivant, il faut écrire, il faut que la lutte soit à armes égales. Donc, *jeunes* qui vous sentez capables, prenez la plume, écrivez. Que chacun fasse le coup de feu, il ne s'agit plus de se reposer sur le labeur d'autrui, que chacun prenne sa part à la mêlée : tous les bras sont bons, faisant tous, petite ou grande, leur besogne utile ; des petits efforts et des petits résultats unis dans le même but sortira quelque chose de grand, » - plusieurs se sont dit, qui n'étaient en général pas sots : « Ecrivons ! » Et de fait un mouvement se dessine de *jeunes* qui veulent faire quelque chose, on les voit écrire ici et là, s'essayer avec enthousiasme, et c'est très bien. Mais

ces jeunes ne savent pas écrire. Ils devraient s'en douter, s'apercevant qu'on ne les lit pas, qu'on les abandonne, qu'ils ne réussissent pas. Il n'est pas très intelligent de dire qu'ils ne sont pas lus parce qu'ils sont honnêtes, parce qu'ils parlent chrétiennement

<sup>1</sup> Paul Verlaine. *Art poétique* dans *Jadis et naguère*.

ment de choses chrétiennes. Il y a, Dieu merci, des succès encore pour les œuvres courageusement catholiques. De bons auteurs, très sains, très religieux, ont trouvé de nos jours un public ; la critique les a traités avec éloges.<sup>1</sup> III est commode, certes, d'accuser le public ; il ne réclamera pas ; mais c'est peu raisonnable, c'est inutile. Connaissons-nous bien notre métier ? N'aurait-on pas raison de se plaindre de nous plus que nous de nous plaindre des autres ?

Il suffit en effet de jeter un coup d'œil sur ce que nos jeunes écrivent pour remarquer qu'ils ne savent pas s'y prendre. Et leur défaut est de faire du métier d'écrire un métier de mots. Sortant du collège, ils en sont aux exercices de composition et de style, choses vides de pensée, vides de vérité. Ils cherchent des mots, leur effort est un effort de mots, ils se fatiguent à trier et combiner des mots, réussissant à de pures mosaïques verbales. Sans compter ceux qui unissent la nullité de la forme au vide de la pensée ! Ils n'en sont pas, - sauf exception - aux excès décadents, culte exclusif du contenant dans le mépris absolu du contenu. Mais dans le genre très-sage ils font un peu ce que ceux-ci font dans le genre très fou : de la littérature, trop de littérature. On se lance à la poursuite de jolis mots, d'agréables cliquetis, de périodes bien tournées, de phrases bien sonnantes, on ligote des choses vaines, irréelles, vues nulle part ; on s'éternise, on s'annule dans un art postiche de bons hommes de porcelaine et de poupées de bois ; d'une manière toute factice, on écrit des choses toutes superficielles. Tyrannie des mots !

<sup>1</sup> Est-il besoin de donner des exemples ? René Bazin, Pierre l'Ermite, et ce ne sont pas les seuls.

N'ayant pas d'idées, nous sommes esclaves des mots. Or le public veut des idées, s'intéresse aux idées et se lasse de la littérature à laquelle il ne comprend rien.

De quoi vivent les livres qui vivent?

L'éternel Evangile, - notre Evangile que nous ne lisons pas assez, dans lequel nous devrions aller tous les jours chercher la moelle de notre intelligence et la force de notre cœur, - est certes, de tout ce que l'homme a jamais écrit, le plus vivant et le moins littéraire des chefs-d'œuvre. D'où vient que Matthieu, Marc, Luc, Jean, hommes de très grande simplicité, ont fait quelque chose d'humainement beau? <sup>1</sup> C'est que le Saint Esprit opère en eux et par eux, direz-vous. Et c'est fort juste, et l'Esprit Saint, même se servant de gens très simples, ne pouvait rien produire qui ne fût pas beau : mais comment écrit l'Esprit-Saint ? En quoi l'Evangile reste-t-il un modèle pour quiconque se mêlera jamais d'écrire ? Nulle splendeur verbale dans le fruste langage des évangélistes, nulle littérature, nul soin de la diction. Et pourtant, ce que ces Juifs là ont écrit, l'est merveilleusement. Pourquoi ?

Ils sont témoins. Ils déposent témoignage des choses qu'ils ont vues ; ils n'ont que le souci d'être exacts, n'affirmant rien dont ils ne soient sûrs ; ils rendent témoignage à la vérité, et ce témoignage est véridique. Ce qu'ils ont vu, ils le racontent tel qu'ils l'ont vu ; ils ne cherchent qu'à l'exprimer pleinement, n'écrivant pas un mot qui ne soit utile à ce but, ne soit le mot propre, le mot qui dit uniquement ce qu'il faut dire,

<sup>1</sup> Renan, qui ne juge pas au point de vue surnaturel, mais en artiste appelle l'Evangile : « le plus beau des livres ».

qui le dit simplement, intelligiblement <sup>1</sup>. Les disciples du Christ savaient la vérité manifestée à eux, devant eux, pour eux ; ils n'ont eu que cette ambition : l'exprimer justement, sans la diminuer, sans la fausser, sans l'exagérer. De là, l'unique beauté du livre, parce que là est la loi de toute beauté littéraire, Avant d'écrire il faut avoir quelque chose à dire. Ce peut être une chose vue ou entendue : une chose pensée par soi-même, ou pensée par un autre, mais faite sienne par l'étude, parce qu'on en est convaincu ou parce qu'on l'a comprise, On écrit bien pour autant qu'on exprime cette chose adéquatement, exactement. C'est tout l'art d'écrire : exprimer la vérité de la parole par la vérité de l'expression.

Que ce soit difficile, on s'en aperçoit lorsqu'on y tend. Le désespoir de tous ceux qui ont écrit, écrivent et écriront avec cet idéal, sera toujours de n'avoir pas assez atteint la vérité, de n'avoir jamais assez dit ce qu'ils voulaient dire. Notre instrument en quelque chose toujours nous trahira. Mais c'est à cela qu'il faut viser ; là est le secret qui garde les œuvres de mourir. « Et tout le reste est littérature. »

Ce ne sont pas les mots qui valent, mais les idées. Si vos mots, quoique beaux, sont vides, ils ne seront rien ; mais s'ils sont au service d'une idée, l'exprimant et la faisant valoir, il se transfigureront, ils auront sang et âme, ils seront quelque chose de vivant. Des mots pour ne rien dire sont comme un cadavre incapable d'agir.

<sup>1</sup> La correction consiste à écrire exactement, sans impropiété de mots ou de syntaxe, dans le langage courant de ceux à qui l'on s'adresse. Comparés au langage classique, les évangiles sont forts incorrects ; on ne peut nier qu'ils reproduisent très bien le grec populaire de la Syrie, et l'écrivent correctement.

Lorsqu'ils revêtent une idée, font corps avec elle, sont pénétrés intérieurement de cette flamme intellectuelle qui rayonne au travers, ce sont comme des êtres splendides, complets de la plénitude de leur noble rôle qui est de livrer la pensée de l'homme à l'homme. Vos mots ne vaudront jamais que par la pensée, pour autant qu'ils seront esclaves soumis et étroitement liés à la pensée. Et de la valeur de la pensée, se relèvera leur prix. Boileau ne demandait pas autre chose dans la soumission de la rime à la raison.

Un chef-d'œuvre implique donc une conception grande par sa justesse, par sa nouveauté, par sa profondeur ou par autre chose, et c'est le plus important ; puis une langue qui ne trahisse pas cette conception, rendant l'idée pleinement, exactement. Tout est là. Et nous qui n'écrivons pas des chefs-d'œuvre et ne pouvons prétendre aux grandes conceptions, tâchons au moins d'avoir une idée, une idée juste, consciencieusement éprouvée, observée, quelque chose de vu et de su personnellement ; écrivons simplement, avec le mot propre, expressif au mieux de la pensée. Cela exige la correction. Cela n'exclut pas la beauté purement verbale, toute matérielle, d'ordre musical : rythme, coupe élégante, images, figure de style. Ce sont qualités accessoires, dont on se passe. Servant à mieux rendre la pensée, elles sont excellentes. Ne la trahissant pas, elles ne sont pas méprisables, au contraire, elles apportent une beauté nouvelle qui a son prix. Mais en elles-mêmes, vides de réalités intérieures, elles ne peuvent produire d'œuvre intéressante. Il ne faut écrire que lorsqu'on a une idée, et n'écrire que pour rendre entièrement cette idée.

Sans le savoir lui-même, c'est ce que le public réclame, de nous, lorsqu'il nous trouve sans intérêt, vides, ennuyeux. Il a droit à mieux que ce que nous lui donnons, à mieux que de la littérature de mots et de phrases. C'est déshonorer le langage que le donner comme propre fin à lui-même. Faisons mieux. Ce nous sera moins facile, cela éclaircira nos rangs ; maint imbécile arrive sans trop suer à quelque littérature, qui ne saura jamais « écrire ». Ce qui est toute autre chose en effet.

Sus donc, *jeunes* aux bons courages ! Des idées, ayez des idées ; ayez quelque chose de vu ou de su, une pensée vraie et bonne, un sentiment éprouvé, quoi que ce soit d'observé. Cherchez-en la naïve, exacte et vive expression, l'expression qui se moule à la pensée, emprunte d'elle son allure, son contour, sa physionomie, sa couleur. N'écrivez pas un mot qui ne tourne à mettre en lumière ce que vous voulez dire. Soyez sobres et probes de style, car c'est aussi une sobriété et une, probité qui souvent coûte. Et ne cherchant pas les effets de style, vous écrirez d'un bon style, « car celui qui voudra sauver son style, le perdra, et celui qui perdra son style à cause de l'idée, le sauvera. » D'ailleurs vous ne perdrez pas la correction. Un langage incorrect ne dira jamais bien l'idée. La pensée n'est ni lourde, ni embarrassée ; le langage doit l'imiter et marcher, courir, voler du même élan. Un langage incorrect porte mal le noble fardeau de la pensée. Donc possédez votre langue, soyez riches de mots, de tournures, d'expressions, de locutions, afin que toujours, sans difficultés, la pensée puisse se manifester au dehors tout entière. A cela, les exercices de style, de

composition servent beaucoup. Mais c'est toute leur valeur, et c'est tout leur honneur : ils ne sont rien pour le public. Que les bons collégiens intelligents y fassent attention, et n'écrivent pas pour ce dernier comme pour leur professeur. Il arrive que le professeur exige de ses élèves pour lui le même soin de la pensée que le public : mais ce cas est rare, et donc, prenons garde.

Poètes, faites des vers sur des sentiments réels, éprouvés, sur des sujets observés, des vers sentis ; ne soyez pas rimeurs, ne travaillez pas de réminiscence, ou ne vous en mêlez pas.

Prosateurs, décrivez des paysages vrais, tels qu'ils sont, tels que vous les avez vus ; narrez ce que vous avez connu, étudié, vécu ; qu'un jeune, n'étant pas sorti du pays, raconte ce dont il sait quelque chose, nous peigne ce qu'il a vu chez les siens, dans sa petite ville ou dans son village, nous montre des figures qu'il connaît, nous présente des personnages de son milieu, ayant les mœurs intéressantes de ces paysans ou bûcherons qui sont ses pères, parents ou voisins ; qu'il nous décrive des intérieurs, et que ces intérieurs soient de ceux où il a grandi, où il a été acteur lui même, intérieurs de ferme ou de boutique, intérieurs de bonne famille bourgeoise. Pourquoi décrire ce que nous avons lu dans les livres d'outre Jura, ce que nous imaginons ou ce que nous calquons ? Prenons les sujets dans le cercle de notre observation ; dans ce que nous avons sous les yeux ; restons chez nous ; la matière n'y manque pas pour des œuvres sincères, originales, sainement réalistes ;

Tout est sujet chez nous, car tout est poétique.<sup>1</sup>

N'écrivez pas, si vous êtes critique, sur un auteur



que vous n'avez pas lu attentivement et étudié, sans avoir sur lui une opinion personnelle, faite de conviction démontrée ; parlez en avec grand soin de ne dire ni ce qui est faux, ni ce qui est à moitié vrai : cela vous évitera d'être injustes, et souvent de paraître sots.

Ayez des pensées, si vous êtes penseurs, que vous ayez pensées vous mêmes, seuls ou après un autre, et ne dites pas ce que vous ne savez pas.

Vous tous, écrivains jeunes et ardents, ne parlez pas sans idée, sans vérité, sans style. Pensez la vérité, dites ce que vous pensez.

C'est beaucoup demander. Mais il vaut mieux ne pas écrire que mal écrire. De la probité intellectuelle, des idées, des idées, et disons tout bellement, tout naïvement, tout simplement ce que nous voulons dire.

On trouvera ceci bien amorphe, peu clair, nécessitant quelque exégèse. Si l'on en retient que pour bien écrire, il faut mettre les mots au service de l'idée, et l'idée au service de la vérité, on aura compris. Il ne reste plus qu'à mettre en pratique ! E. NELLO.

<sup>1</sup> Nicolas Glasson